

[Print](#)

La création de l'empire américain à l'aube de sa fin

Par [Pepe Escobar](#)

Mondialisation.ca, 24 janvier 2021

[Asia Times](#)

Url de l'article:

<https://www.mondialisation.ca/la-creation-de-lempire-americain-a-lau-be-de-sa-fin/5653077>

Le nouveau livre de l'universitaire Stephen Wertheim apporte un éclairage révélateur sur la naissance de la suprématie mondiale des États-Unis, au moment même où elle arrive à son dénouement.

Alors que l'Empire exceptionnel s'apprête à braver un nouveau cycle destructeur – et autodestructeur – dont les conséquences désastreuses et imprévues ne manqueront pas de se répercuter dans le monde entier, il est absolument essentiel de remonter aux racines impériales.

La tâche est pleinement accomplie par « [Demain, le monde : La naissance de la suprématie mondiale des États-Unis](#) », de Stephen Wertheim, directeur adjoint de Recherche et Politique au Quincy Institute for Responsible Statecraft et chercheur à l'Institut Saltzman d'Études de Guerre et Paix à l'Université de Columbia.

Ici, dans un souci de détail, nous pouvons trouver quand, pourquoi et surtout qui a façonné les contours de « l'internationalisme » américain dans une salle de miroirs qui dissimule toujours le but réel et ultime : l'Empire.

Le livre de Wertheim a été [superbement commenté](#) par le professeur Paul Kennedy. Nous nous concentrerons ici sur les rebondissements cruciaux de l'intrigue tout au long de l'année 1940. La thèse principale de Wertheim est que la chute de la France en 1940 – et non Pearl Harbor – a été l'événement catalyseur qui a conduit à la conception de l'hégémonie impériale complète.

Ce n'est pas un livre sur le complexe militaro-industriel américain ou sur les rouages du capitalisme américain et du capitalisme financier. Il est extrêmement utile car il établit le préambule de l'époque de la Guerre froide. Mais surtout, c'est une histoire intellectuelle captivante, qui révèle comment la politique étrangère américaine a été fabriquée par les véritables acteurs de chair et de sang qui comptent : les planificateurs économiques et politiques réunis par l'archi-influent Council on Foreign Relations (CFR), le noyau conceptuel de la matrice impériale.

Voici le nationalisme exceptionnaliste

Si une seule phrase devait rendre compte de l'élan missionnaire américain, c'est bien celle-ci : « Les États-Unis sont nés d'un nationalisme exceptionnaliste, s'imaginant providentiellement choisis pour occuper l'avant-garde de l'histoire mondiale ». Wertheim l'a bien saisi en puisant dans une foule de sources sur l'exceptionnalisme, notamment dans « *Destin manifeste : L'expansion américaine et l'empire de la droite* » d'Anders Stephanson.

L'action commence au début de 1940, lorsque le Département d'État forme un petit comité consultatif en collaboration avec le CFR, constitué comme un État de sécurité proto-national de facto.

Le projet de planification d'après-guerre du CFR est connu sous le nom de War and Peace Studies, financé par la Fondation Rockefeller et qui se targue d'être un échantillon représentatif de l'élite américaine, divisée en quatre groupes.

Le plus important était le Groupe économique et financier, dirigé par le « Keynes américain », l'économiste de Harvard Alvin Hansen, et le Groupe politique, dirigé par l'homme d'affaires Whitney Shepardson. Les planificateurs du CFR ont été inévitablement transposés au sein du comité de planification officiel de l'après-guerre créé après Pearl Harbor.

Un point crucial : le Groupe Armement était dirigé par nul autre qu'Allen Dulles, alors simple avocat d'entreprise, des années avant qu'il ne devienne l'infâme et omniscient cerveau de la CIA entièrement déconstruit par « [L'échiquier du diable](#) » de David Talbot.

Wertheim décrit en détail les fascinantes escarmouches intellectuelles qui se sont déroulées au cours des huit premiers mois de la seconde Guerre mondiale, alors que le consensus dominant parmi les planificateurs était de se concentrer uniquement sur l'hémisphère occidental, et de ne pas se livrer à des aventures de « balance des pouvoirs » à l'étranger. Comme dans laissez les Européens se battre ; en attendant, nous en profitons.

La chute de la France en mai-juin 1940 – la première armée du monde fondant en cinq semaines – a changé la donne, bien plus que Pearl Harbor 18 mois plus tard. C'est ainsi que les planificateurs l'ont interprété : si la Grande-Bretagne était le prochain domino à tomber, le totalitarisme contrôlerait l'Eurasie.

Wertheim se concentre sur la définition de la « menace » pour les planificateurs : La domination de l'Axe empêcherait les États-Unis « de conduire l'histoire du monde. Une telle menace s'est avérée inacceptable pour les élites américaines ». C'est ce qui a conduit à une définition élargie de la sécurité nationale : les États-Unis ne pouvaient pas se permettre d'être simplement « isolés » au sein de l'hémisphère occidental. La voie à suivre était inévitable : façonner l'ordre mondial en tant que puissance militaire suprême.

C'est donc la perspective d'un ordre mondial façonnée par les nazis – et non la sécurité des États-Unis – qui a ébranlé les élites de la politique étrangère au cours de l'été 1940, afin de jeter les bases intellectuelles de l'hégémonie mondiale des États-Unis.

Bien sûr, il y avait un « noble idéal » : les États-Unis ne seraient pas en mesure de remplir la mission que Dieu leur avait confiée de conduire le monde vers un avenir meilleur. Mais il y avait aussi une question pratique beaucoup plus urgente : cet ordre mondial pourrait être fermé au commerce libéral américain.

Même si les marées de la guerre ont changé par la suite, l'argument interventionniste a finalement prévalu : après tout, l'ensemble de l'Eurasie *pourrait* (en italique dans le livre) finir par tomber sous le totalitarisme.

Il s'agit toujours de « l'ordre mondial ».

Au départ, la chute de la France a obligé les planificateurs de Roosevelt à se concentrer sur une zone hégémonique minimale. C'est ainsi qu'au milieu de l'été 1940, les groupes du CFR, plus les militaires, ont mis au point ce que l'on a appelé le « quart de sphère » :

du Canada jusqu'au nord de l'Amérique du Sud.

Ils supposaient encore que l'Axe allait dominer l'Europe et certaines parties du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord. Comme le note Wertheim, « les interventionnistes américains ont souvent dépeint le dictateur allemand comme un maître de l'art de gouverner, prescient, intelligent et audacieux ».

Puis, à la demande du Département d'État, le Groupe économique et financier du CFR, dont l'importance est cruciale, a travaillé fébrilement d'août à octobre pour concevoir l'étape suivante : l'intégration de l'hémisphère occidental au bassin du Pacifique.

C'était un objectif eurocentrique totalement myope (soit dit en passant, l'Asie s'inscrit à peine dans le récit de Wertheim). Les planificateurs ont supposé que le Japon – qui rivalisait même avec les États-Unis et qui avait envahi la Chine continentale depuis trois ans – pourrait d'une manière ou d'une autre être intégré ou soudoyé dans une zone non nazie.

Puis ils ont finalement touché le jackpot : ils ont réuni l'hémisphère occidental, l'empire britannique et le bassin du Pacifique dans une « grande zone résiduelle », c'est-à-dire l'ensemble du monde dominé par les non nazis, à l'exception de l'URSS.

Ils ont découvert que si l'Allemagne nazie dominait l'Europe, les États-Unis devraient dominer partout ailleurs. C'était la conclusion logique basée sur les hypothèses initiales des planificateurs.

C'est alors que la politique étrangère américaine pour les 80 prochaines années est née : les États-Unis devaient exercer un « pouvoir incontestable », comme l'indique la « recommandation » des planificateurs de la CFR au Département d'État, remise le 19 octobre dans un mémorandum intitulé « *Les besoins de la future politique étrangère des États-Unis* ».

Cette « Grand Area » a été créée par le Groupe économique et financier de la CFR. Elle impliquait un accord de paix d'après-guerre qui était en fait une guerre froide entre l'Allemagne et l'Anglo-Amérique. Ce n'était pas suffisant.

Mais comment vendre la domination totale à l'opinion publique américaine sans que cela ne paraisse « impérialiste », comme ce que l'Axe faisait en Europe et en Asie ? C'était un énorme problème de relations publiques.

En fin de compte, les élites américaines revenaient toujours à la même pierre angulaire de l'exceptionnalisme américain : s'il devait y avoir une quelconque suprématie de l'Axe en Europe et en Asie, le destin manifeste des États-Unis de définir la voie à suivre pour l'histoire du monde serait contesté.

Comme l'a dit Walter Lippmann de manière succincte – et mémorable – : « Notre ordre est le nouvel ordre. C'est pour fonder cet ordre et le développer que nos ancêtres sont venus ici. C'est dans cet ordre que nous existons. C'est seulement dans cet ordre que nous pouvons vivre ».

C'est ainsi que s'est établi le modèle pour les 80 années suivantes. Roosevelt, quelques jours seulement après avoir été élu pour un troisième mandat, a déclaré que c'était les États-Unis qui « représentaient véritablement et fondamentalement... un ordre nouveau ».

Il est effrayant de se rappeler qu'il y a 30 ans, avant même de déclencher le premier Choc et Effroi sur l'Irak, [Papa Bush l'avait défini](#) comme le creuset d'un « nouvel ordre mondial » (soit dit en passant, le discours a été prononcé exactement 11 ans avant le 11 septembre).

Henry Kissinger fait le marketing de « l'ordre mondial » depuis six décennies. Le mantra numéro un de la politique étrangère américaine est « l'ordre international fondé sur des règles » : des règles, bien sûr, fixées unilatéralement par l'Hégémon à la fin de la seconde Guerre mondiale.

Le redux du siècle américain

Ce qui est ressorti de l'orgie de planification politique de 1940 a été résumé par un mantra succinct figurant dans le légendaire essai du 17 février 1941 dans le magazine *Life* du magnat de l'édition Henry Luce : « *Siècle américain* ».

Six mois plus tôt seulement, les planificateurs étaient au mieux satisfaits du rôle de l'hémisphère dans un avenir mondial dirigé par l'Axe. Aujourd'hui, ils ont tout gagné : « l'occasion complète de diriger », selon les termes de Luce. Au début de 1941, quelques mois avant Pearl Harbor, le siècle américain s'est généralisé – et n'est jamais parti.

Cela a scellé la primauté de la politique de puissance. Si les intérêts américains étaient mondiaux, la puissance politique et militaire américaine devrait l'être aussi.

Luce a même utilisé la terminologie du Troisième Reich : « Les tyrannies peuvent nécessiter un grand espace vital. Mais la liberté exige et exigera un espace vital bien plus grand que la tyrannie ». Contrairement à celle d'Hitler, l'ambition illimitée des élites américaines l'emporta.

Jusqu'à présent. On dirait et on a l'impression que l'empire entre dans un moment James Cagney dans « [Made it, Ma. Top of the World!](#) » – pourrissant de l'intérieur, le 11 septembre se confondant en 6 janvier dans une guerre contre le « terrorisme intérieur » – tout en nourrissant des rêves toxiques d'imposer un « leadership » mondial incontesté.

Pepe Escobar

Article original en anglais :



[The Making of US Empire at the Dawning of Its End](#)

asiatimes.com

Traduit par [Réseau International](#)

Avis de non-responsabilité : Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que le ou les auteurs. Le Centre de recherche sur la mondialisation se dégage de toute responsabilité concernant le contenu de cet article et ne sera pas tenu responsable pour des erreurs ou informations incorrectes ou inexacts.

Copyright © Pepe Escobar, Asia Times, 2021